

Adrien fait le tour de la salle.

Le temple

Un local qu'il loue depuis près de deux ans. Maintenant, il projette même de l'acheter... Situé au rez de chaussée d'un immeuble discret de la rue ..., une rue un peu à l'écart du cœur de ville, mais pas trop éloignée du centre, c'est l'idéal pour son projet.

Une vaste salle aux murs peints en bleu... Un bleu soutenu, à mi chemin entre l'outremer et le marine.

Sur le sol en damier noir et blanc sont disposées deux rangées de fauteuils tendus de velours bleu, qui se font face. Sur le plafond, situé à quatre bons mètres du sol, et lui aussi teinté d'azur, sont figurés des étoiles et un soleil en peinture dorée. Un temple maçonnique n'a pas de toit : le meurtre d'Hiram a laissé inachevée la construction du temple de Salomon, et les Fils de la Veuve doivent se réunir sous la voûte étoilée...

Le mur du fond représente un temple grec, avec quatre colonnes et un fronton triangulaire. De part et d'autre, dans des niches murales, sont exposés deux tableaux couverts de symboles. Au centre, sur une estrade, trône un bureau surmonté d'un triangle dans lequel un œil dardé sur la salle semble surveiller tout ce qui s'y passe.

Le temple.

A l'extrémité d'une des rangées de sièges, une pierre grossièrement équarrie a été posée par terre. En face, au bout de l'autre rangée, une pierre parfaitement taillée en forme de cube présentant une pointe pyramidale repose sur une sellette en bois d'acajou. A la manière d'un tailleur de pierre, chaque frère doit se façonner, se perfectionner par son travail et sa réflexion sur lui-même.

Partout, des symboles... Le bureau s'orne d'une équerre et d'un compas en métal, entrecroisés. C'est là que se tiendra le Vénérable qui, tout à l'heure présidera la tenue de loge, Devant, entre les rangées de sièges, trois candélabres de bronze portant de grosses bougies sont disposés en triangle.

Pour sa contrefaçon, Adrien avait tenu à reproduire avec fidélité l'intérieur d'un véritable temple maçonnique. Jusqu'aux deux colonnes Jakin et Boaz qui en marquent l'entrée.

L'acheter ? Pourquoi pas ? Il suffirait de convaincre l'actuel propriétaire de céder l'immeuble à un prix intéressant. Pour cela, il dispose d'arguments plus que convaincants, des arguments auxquels il est difficile de résister. Une « sex tape » montrant les ébats de celui-ci avec deux très jeunes femmes, des galipettes qu'elles ont filmées discrètement au moyen de leur portable. Quand on fait un plan à trois, il faut que chacune des participantes ait son content en espèces sonnantes et trébuchantes. Adrien, lui, sait arroser quand il le faut : il a graissé la patte aux deux artistes.

L'argent n'est pas un problème non plus, car, ces dernières années, Adrien avait touché un superbe jackpot, une superbe affaire, une de celles qui déclenchent des torrents, des avalanches d'argent frais... Avocat d'une association caritative, « La Panade pour Tous », il avait conseillé à celle-ci de louer leur local en périphérie de la ville au lieu de l'acheter... Par l'intermédiaire d'un prête-nom, il avait lui-même acheté ce local, bureaux et entrepôts compris. Il savait bien que l'association paierait rubis sur l'ongle, grâce aux subventions des collectivités locales et à la générosité des donateurs. Le cumul sur quinze ans

des loyers dépasse maintenant largement le prix d'achat. Un bénéfice considérable, qu'il faut maintenant placer judicieusement.

Les affaires, c'est comme le vélo : si on s'arrête de pédaler, c'est la chute.

Les « frères » vont bientôt arriver.

Adrien se retire dans son bureau pour passer les vêtements qu'il portera en loge.

Il commence par changer de costume. Il ne veut pas qu'on le voie avec le complet bleu marine qu'il a porté toute la journée pour accomplir ses fonctions officielles. Il passe un costume gris clair, un peu fatigué, qu'il ne porte que pour les travaux de la loge, ainsi qu'une cravate qui tirebouchonne un peu à son col.

Il n'oublie pas de ceindre son tablier, ainsi que le sautoir à bords doré, insigne de son rang de Vénérable de la « loge » qu'il va présider.

Le plus important : un masque de chat, bien assujetti, qui dissimule son visage. Car Monsieur le Député Maire ne veut pas être reconnu.

Dans quelques minutes, les membres vont arriver. Un par un. Chacun muni de sa convocation dont les horaires sont échelonnés de cinq en cinq minutes. Aucun d'eux ne le connaît, mais lui les connaît tous.

Chacun se retirera dans le cabinet de réflexion pour passer sa tenue et son masque.

Il s'apprête à diriger les travaux avec le même sérieux que ceux de la véritable loge maçonnique, qu'il préside en tant que Vénérable.

Cela fait maintenant 20 ans qu'il appartient à la loge du « Devoir Citoyen » », affiliée à une obédience officielle. Il n'avait même pas trente ans lorsque, sur les conseils de son oncle et avec son appui, il avait sollicité son admission. Que de chemin parcouru ! D'abord apprenti, n'ayant pas droit à la parole, il était rapidement passé compagnon, puis, avant même l'âge de quarante ans, il avait atteint le grade de maître.

L'obtention d'un grade s'accompagne d'une cérémonie solennelle et compassée, de toute une liturgie complexe, suivie à la lettre par le Vénérable et par l'ensemble des frères. Avec, à chaque fois, la remise des insignes de ce grade, et de divers accessoires hautement symboliques. Après les discours des autorités, et les remerciements de l'impétrant, les agapes fraternelles clôturent la séance.

A chaque nouveau grade, son influence dans la cité s'est accrue.

Avocat débutant et sans expérience, il avait fixé sa plaque à la porte d'un local miteux dont il avait fait son cabinet. A peine trois petites pièces de piètre apparence au rez-de-chaussée d'un immeuble passablement décrépît, une antichambre et son bureau, avec un salon exigü comme seul endroit privé.

Dès son initiation comme apprenti, les portes commencent à s'ouvrir, son carnet d'adresses s'étoffe, des affaires intéressantes et rémunératrices aboutissent à son cabinet. Si bien qu'il lui faut changer d'adresse et louer un local plus élégant, plus digne de son, nouvel état et attestant de sa promotion dans la bourgeoisie locale. Finies, les années de vaches maigres d'un avocat miteux, condamné aux murs mitoyens, aux clients insolubles auprès desquels il était commis d'office pour une maigre rémunération.

Après deux ans, il reçoit les insignes du grade de compagnon, on lui propose alors une place sur la liste « majorité présidentielle » aux municipales. En position éligible. Le maire,

lui-même frère dans la même loge, est naturellement porté à lui faire confiance et à le choisir comme adjoint.

Comme il se débrouille bien et qu'il défend avec éloquence des idées politiquement correctes et en accord avec celles de ses protecteurs, il est choisi comme candidat aux cantonales et devient rapidement vice-président du conseil départemental.

Il n'a pas encore quarante ans lorsqu'on l'initie au grade de maître. Dans la foulée, on lui propose d'être candidat aux législatives. Le poste de maire lui échoit peu après, le prédécesseur ayant décidé de se retirer en raison de son âge... Dès lors, tout s'accélère. Nommé ministre il doit laisser sa place de député à son suppléant et confier ses fonctions de maire à son premier adjoint. Remaniement ministériel : il devient Premier ministre et le reste trois ans. Aux législatives suivantes, l'alternance ayant favorisé la droite, il redevient simple député et retrouve son fauteuil de maire...

En attendant la suite, car il compte bien revenir au pouvoir.

Quel magnifique parcours ! Il en est lui-même étonné. Sa carrière politique et sa carrière maçonniques se sont appuyées l'une sur l'autre, à la façon des deux rames d'une barque, un progrès dans l'une permettant une avancée dans l'autre.

Oubliant la vertu maçonnique d'humilité, il en arrive à s'admirer lui-même.

Dans la loge du « Devoir Citoyen » il exalte l'humanité, placée au dessus de tout, comme une valeur suprême, il œuvre à son progrès social et moral. Il se dévoue pour le bien de tous, pour la concorde entre tous les hommes et la paix. Il n'omet pas de faire savoir discrètement que toute son action politique vise à renforcer l'égalité et la solidarité entre les citoyens d'une République qui lui est chère. Dans la contrefaçon de loge qu'il a créée, il prétend au contraire mettre en exergue la naïveté de l'homme, et d'en réprocher la bêtise crasse qui finirait par causer sa perte. Il se moque des manies ridicules de ses contemporains, de leurs idéologies absurdes et opiniâtres, de leur comportement grotesque, de leur cautèle, de la férocité des foules, et de l'aveuglement général des peuples.

Traître ? Pourquoi traître ? Il est simplement conscient des deux faces de l'humanité, sa grandeur qui l'élève auprès des dieux, et sa petitesse qui la ravale au rang de l'insecte... Les deux faces d'une même monnaie.

Mais surtout, que cela ne s'ébruite pas ! Les frères maçons, les vrais, lui fermeraient leur porte, et bien des appuis lui feraient alors défaut. Ce serait la fin de sa carrière politique.

Salaud ? Suis-je un salaud ?

Adrien possède un miroir, un simple miroir dans un cadre de bambou, qui traîne là sur une étagère. Pourra-t-il se regarder dedans sans être effrayé par sa duplicité ?

Il ôte un moment son masque de félin.

Non, rien ne se voit sur son visage calme et serein, impeccablement rasé, soigneusement coiffé, à part le grisonnement de la cinquantaine. Ni l'autoritarisme, dissimulé sous un air débonnaire, ni l'arrivisme caché sous le dévouement, ni l'amour de l'argent qui confine à l'âpreté au gain, ni son goût immodéré pour le pouvoir.

Il pense à Solange, sa femme. Que penserait-elle de lui en ce moment ?

Vingt années passées ensemble, et elle ignore bien des aspects de sa vie. Car Adrien aime se dissimuler, cacher aux uns ce qu'il révèle à d'autres, cloisonner son quotidien. Il y parvient, malgré la difficulté d'un tel mode de vie. Il est ainsi fait : il ne peut se résoudre à être transparent, il lui semble qu'il y perdrait une part de sa personnalité.

Jeune avocat, il l'avait rencontrée un soir en sortant de l'opéra, et l'avait raccompagnée chez elle, à bord de sa vieille bagnole. Pour la revoir, il lui avait donné rendez-vous au Parc. Elle était venue. Ils avaient bavardé un long moment en se promenant avant d'achever l'après-midi dans un salon de thé. Au départ, les parents de Solange se sont inquiétés de cette idylle naissante, exprimant leur désaccord par une moue renfermée chaque fois que leur fille mentionnait le nom d'Adrien. Tout s'est arrangé par la suite, avec l'amélioration de sa situation matérielle et ses débuts en politique. Les parents ont donné leur consentement. Ils se sont donc mariés, obtenant jusqu'à la bénédiction d'un père et d'une mère qui se sont faits chaleureux lorsqu'il est devenu député, et admiratifs lorsqu'il est entré au gouvernement. « *Mais jusqu'où ira-t-il ?* ». Beaux parents du nouveau président ? Mais pourquoi pas ? Quant à Solange elle-même, son amour grandissait à chacun de ses succès, en même temps que l'admiration qu'elle lui vouait et la tendresse dont elle entourait son héros. Mieux encore, chaque avancée dans la carrière agissait sur elle comme un stimulant, un aphrodisiaque, qui la poussait toujours plus loin dans les audaces du sexe. Ces derniers temps, il a été surpris plus d'une fois par les fureurs génésiques de son épouse, qui l'obligeait à un combat sans merci au cœur du lit conjugal.

Hélas ! Il y a une ombre au tableau... Et l'ombre de Solange s'appelle Justine. C'est son attachée parlementaire, elle a la moitié de son âge. Il n'a eu aucun mal à l'inviter dans un hôtel discret, mais suffisamment luxueux, pour qu'elle puisse exprimer tout à son aise son admiration pour le politicien madré qu'il est devenu, et jouir du sentiment de réussite sociale qui accompagne fatalement la baise avec le patron.

Ce qui l'excite, Justine, c'est plutôt le récit de ses turpitudes et de ses magouilles, le fantasme de fréquenter un bad boy. Déjà, le Jackpot aux dépens de « La Panade pour Tous » l'a littéralement enchantée... Les baisers, les caresses du requin de la finance ont fait le reste.

Et la sex tape ? Désopilant, non ? Il lui en a décrit le contenu avec minutie et lui a fait part de ses très mauvaises intentions à l'égard du proprio... Elle a ri en imaginant la tête du vieux grigou obligé de baisser son prix.

Des détails. Elle veut des détails. Quand il lui raconte les sales tours joués à ses collègues du gouvernement ou de l'Assemblée. Ou quand il baise leur femme, car c'est arrivé, il faut qu'il lui dise tout : où et quand, et dans quelle position ? Vite ou lentement ? Avec des roucoules sous les frondaisons ? A la hussarde ? La dame a-t-elle été satisfaite ? Le mari l'a-t-il appris ? Elle n'est pas jalouse de ses bonnes fortunes, mais elle exige des détails. Si possible bien croustillants. Bien marrants.

A chaque récit, son cœur bat la chamade, et son sang se met à bouillir, se mue en une lave torride, une nuée torrentielle qui parcourt ses veines, qui la fait palpiter tout entière et qui la jette, pantelante, dans le maelstrom du plaisir. Secouée par l'orgasme, elle se pâme dans ses bras. Revenue à elle, elle veut se faire foutre derechef. Adrien doit la modérer.

Tout à l'heure, il lui fera le récit de sa « tenue de loge », dont le déroulement lui a été communiqué par avance, avec les interventions des « frères »... Cela lui vaudra, après dix bonnes minutes d'un rire homérique, d'être assailli par l'étreinte puissante des bras de son amante et le contact charnu de ses lèvres pulpeuses... Une vulve torride va fondre sur lui, conquérante et sûre d'elle, une vulve brûlante comme le Vésuve, avide comme un gouffre sans fond, une vulve bavant de tous ses sucs, exhalant ses effluves, ses capiteuses fragrances qui font tourner la tête. Une vulve vorace, une vulve ventouse, une vulve vengeresse des humiliations subies par les femmes, une vulve qui impose enfin son vouloir !

Justine aime la baise, la baise âpre et violente, celle qui la laisse alanguie et repue sur sa couche froissée, moite de sueur et de tous les épanchements de l'amour.

Entre ces deux femmes, l'épouse qui fête ses succès bourgeois et l'amante qui glorifie ses sales coups, il lui faut le calme et la sérénité des loges, la vraie, la sérieuse, et l'autre, la contrefaçon où il peut savourer une ironie amère.

Un triple coup de sonnette. Le code convenu. Le frère Gabriel arrive : c'est le premier convoqué. Adrien appuie sur le bouton qui commande l'ouverture de la porte sur la rue.

Adrien remet son masque et passe ses gants blancs orné sur le dessus de l'équerre et du compas entrecroisés, en métal brillant. Désormais, il ne sera plus que Samiel, le Vénérable de la « loge ».

Dans quelques minutes, Gabriel sera devant lui, masqué et ganté, lui aussi, et portant tablier et cordon. Il sera l'un des officiers.

Dès son arrivée, il lui donne la poignée de main maçonnique. Puis chacun gagne sa place : Gabriel sur l'un des fauteuils et Samiel au bureau

Les autres frères arrivent. Un toutes les cinq minutes, en un ballet bien réglé, en prenant bien garde qu'on ne puisse pas les reconnaître. Dix en tout, Samiel compris. Chacun d'eux est masqué

Des qu'ils sont assis sur les deux rangées de sièges qui se font face, Samiel marque d'un coup de maillet le début de la séance.

-Respectable Frère gardien de la porte intérieure, où est ta place ? demande Samiel en travestissant sa voix.

Il adopte un léger accent méridional, roule quelque peu les r, et traîne un peu sur les voyelles. Il espère ainsi ne pas être reconnu.

-A l'intérieur du Temple, Vénérable Maître, répond frère Daniel qui doit remplir ce rôle

-Nous prions, reprend Samiel, le respectable frère porte glaive de remplir son office. L'un des frères apporte l'épée maçonnique et l'accote au bureau.

-Nous prions le respectable frère porte bannière de placer celle-ci à l'orient.

Un autre frère exécute aussitôt cette nouvelle directive.

Tout en affectant un maintien plein de gravité, Adrien s'amuse. Ils savent tous qu'ils ne sont pas des vrais « frères trois points », que leur initiation est totalement bidon. Mais ils jouent à la perfection les rôles qu'il leur a enseignés. Les hommes sont des grands enfants : on leur ferait jouer n'importe quoi. Ils joueraient aussi bien aux soldats, au garde à vous devant

l'officier, aux dévots, à genoux devant le prélat, aux politiciens pleins de componction, bavant de bons sentiments ! Aux gendarmes et aux voleurs, comme dans la cour de l'école, aux cow-boys avec des pistolets en plastique, comme quand ils étaient petits. Ils joueraient même à la guerre, la vraie, au risque de leur vie, aux révolutionnaires sous les harangues d'un braillard quelconque, aux tortionnaires sous les éructations d'un dictateur, prêts à se vautrer dans le sang et dans la fange, pour mieux faire ce qu'on attend d'eux.

Et le jeu qu'il leur propose est des plus excitants. Une société secrète ! Jouer au conspirateur, se masquer, se méfier de tous, prendre garde de ne pas être reconnu, même des autres frères, se retourner pour être sûr ne pas être suivi. Se planquer dans les encoignures pour scruter la rue, pour constater qu'elle est déserte lorsqu'on se rend en loge, raser les murs pour se confondre avec eux

Un nouveau coup de maillet, bien sonore.

-A vous tous apparaît la lumière, dit-il avec solennité.

Uriel, le maître des cérémonies, porteur du masque à tête de chien du dieu Anubis, défile avec pompe en rythmant sa marche de sa canne. Il se rend à la première bougie, qu'il allume, puis il se déplace lentement jusqu'à la seconde, qu'il allume de même, puis enfin à la troisième.

Il regagne enfin sa place.

Tous les frères se lèvent, face au triangle formé par les trois flambeaux.

-Beauté ! prononce Uriel d'une voix forte.

Tous les frères applaudissent trois fois de leurs gants blancs.

-Clarté ! dit Uriel

Nouvelle batterie de trois applaudissements

-Harmonie ! proclame Uriel

Dernière batterie... Un triple claquement des gants blancs.

Uriel réitère son parcours. Cette fois il souffle successivement les trois flammes avec un éteignoir.

L'atelier peut commencer.

-Rappelez vous bien, avertit Samiel, que vous ne devez jamais vous laisser guider par la haine. Ayez toujours à l'esprit cette citation du plus illustre de nos frères : « *in diesen heil'gen Hallen kennt Mann die Rache nicht . Und ist ein Mensch gefallen, führt Liebe in zur Pflicht* ». N'accablez pas autrui pour ses fautes, vous ne seriez pas digne d'être un homme.

Un peu de moralisation ne nuit jamais. C'est l'apanage des chefs, de ceux dont la mission est de propager la bonne pensée, le politiquement correct, aussi pourris qu'ils soient. A part cela, Adrien admire profondément Mozart, et il aime passionnément son opéra maçonnique « La Flûte enchantée », qui glorifie les valeurs humanistes. Après la citation en allemand, pour bien montrer qu'il maîtrise cette langue – la pédanterie sied bien aux chefs – il assène la traduction en français, pour s'assurer que chacun a compris. « *Dans ce temple saint, on ne connaît pas la vengeance. Si un homme a failli, c'est l'amour qui le ramènera au devoir.* »

Azaël, à tête de faucon, se tourne vers le maître des cérémonies Uriel à tête de chien.

-Vénérable Maître, demande celui-ci en se levant, le respectable frère Azaël sollicite la parole

-Qu'il parle, répond Samiel

Azaël se lève et prend la parole

La planche d'Azaël

-Vénérable Maître, dit-il, et très honorables frères... Vous n'êtes pas sans savoir que l'église Sait Hubert a été occupée pendant plus de dix jours par des migrants. Dans sa grande générosité, le curé les avaient accueillis, qu'ils soient ou non catholique et s'était même démené pour leurs procurer quelques secours. Hélas, ces malheureux manquaient de tout !

Ils étaient plus de cent, des hommes pour la plupart, mais aussi des femmes et des enfants, dont quelques-uns en bas âges. Obligés de dormir sur les dalles de pierre, à même le sol, alors que parmi eux, il y avait aussi des femmes enceintes, des bébés, des vieillards... Emus par un tel dénuement, et révoltés de l'abandon dans lequel on les laissait, les paroissiens se sont dévoués pour leur apporter de la nourriture et des vêtements, et pour leur procurer des couvertures...

Une artiste au grand cœur, vedette du disque et de l'écran, est allée soutenir leur lutte, n'hésitant pas à passer une nuit entière dans l'église occupée. Installée sur une paille, au pied du tabernacle, elle leur a apporté le réconfort de sa présence, sans même se plaindre de la lumière du Saint Sacrement qui l'empêchait de dormir

Cette femme admirable, qui a l'habitude de secourir les déshérités, a poussé contre les autorités un coup de gueule qui était aussi un cri de désespoir. « Comment peut-on laisser ainsi des femmes, des enfants des vieillards à la rue ? Les laisser sans soin et sans nourriture, leur refuser l'essentiel, le minimum, l'indispensable : un abri et un peu de chaleur humaine ? Dans un pays si riche qu'il en crève d'indigestion ! »

A l'écoute de cette femme, pénétré par son accent de sincérité, j'ai voulu avec mes modestes moyens faire quelque chose pour ces malheureux et exaucer ainsi les vœux de cette artiste.

Cette femme possède plusieurs résidences, dont une magnifique villa située dans la région, j'ai aussitôt pensé qu'elle pourrait en faire profiter ces malheureux.

Hélas ! Elle n'y a pas pensé. Ou peut-être qu'une sorte de modestie l'a retenue, une timidité, une pudeur. La crainte de se mettre en avant devant les micros et les caméras, et d'avoir ainsi l'air d'accaparer l'espace médiatique. Surtout que bien des mauvaises langues n'auraient pas hésité à hurler à la récupération, à l'aubaine publicitaire.

La voilà bien dans l'embarras. Pour lui venir en aide et lui permettre ainsi de réaliser son vœu le plus cher, mettre à l'abri ces déshérités qui n'ont même pas de toit, j'ai échafaudé, avec quelques amis, un stratagème astucieux.

Nous avons éloigné le couple chargé du gardiennage et de l'entretien de la villa en leur envoyant un télégramme les avertissant que la mère de l'épouse, qui réside dans le midi, était à l'article de la mort. Compte-tenu de la distance, cela nous donnait plus de 48 heures avant leur retour.

La villa étant vide, nous avons forcé les serrures et nous avons pu y installer une vingtaine de personnes, parmi les plus vulnérables, en particulier les femmes et les enfants.

Les voilà bien au chaud, et tranquilles pour un moment, à l'abri de toute intrusion car nous avons fait mettre de nouvelles serrures, bien solides.

Certes, notre action est illégale. Mais il faut parfois violer la loi pour faire preuve de solidarité.

Vénérables frères, peut-on blâmer un plan qui a donné à cette militante passionnée des droits humains la possibilité de faire œuvre sociale ? Notre action doit demeurer secrète, car nous ne voulons pas de la reconnaissance de ces nécessiteux, et encore moins de la gratitude d'une artiste dont nous avons exaucé le vœu les plus cher et le plus secret. La modestie sied à la bonté, dont elle est la plus belle parure.

Adrien boit du petit lait. Il ne déteste pas que les frères jouent ainsi les Robin des Bois
-Merci, frere Azaël, dit-il

Il goûte tout particulièrement l'ironie. Toujours les deux côtés de la médaille, les deux faces de l'être humain : la lumière et l'ombre.

Le frère Azaël se rassoit.

Le frère Métaël se tourne à son tour vers le maître des cérémonies, puisque son intervention est programmée à la suite de celle du frère Azaël. Il porte une sorte de casque, dans lequel sa tête est complètement enfoncée, et qui représente un lézard. Seuls les yeux sont visibles dans deux trous qui permettent la vision.

-Vénérable Maître, demande Uriel, le frère Métaël sollicite la parole.

-Elle lui est accordée, répond Samiel

Le frère Métaël se met debout devant son siège

La planche de Métaël.

-Vénérable Maître, très honorables frères.

Comme vous le savez, le monde d'aujourd'hui est avide de reliques. ! Un objet pour toucher du doigt l'Histoire, pour conforter sa foi, pour approcher le génie et le rendre familier. Ou même simplement un modeste ustensile, la plus petite chose provenant de l'entourage des célébrités, des personnalités qui captent la lumière, qui occupent le devant de la scène et les premières pages des magazines.... Comme un morceau d'étoile tombé sur terre, pour donner de l'éclat à ceux qui vivent dans l'ombre...Une relique, à condition qu'elle soit dûment authentifiée.

Déjà, Saint Louis avait acheté à prix d'or un fragment de la Vraie Croix, et la Vraie Couronne d'épines pour laquelle il avait fait construire la Sainte Chapelle... Ce qui prouve que, déjà à cette époque, la France était en pointe....En pointe de quoi ? S'est-il fait arnaquer ? Peut-être bien, car les arnaques ne datent pas d'aujourd'hui, la filouterie est une constante du comportement humain

La Bibliothèque Nationale s'enorgueillit de posséder le manuscrit de Don Giovanni. Authentique, lui aussi, rédigé de la main même du divin Mozart. On visite les labos de Pasteur, ou de Marie Curie, et on est ému devant le matériel sur lequel ils ont travaillé pour aboutir à leurs merveilleuses découvertes. On collectionne les éditions originales, les lettres des grands écrivains... Toujours l'authentique.

De nos jours, des reliques d'un nouveau genre sont venues s'y ajouter, moins prestigieuses, plus familières, plus touchantes parfois. Non plus des reliques pour mystiques, ou pour intellectuels, mais de simples souvenirs qui établissent avec des gens connus, les

people comme on dit, une sorte de lien matériel qui est presque une relation d'amitié. La petite auto à pédale du rejeton d'une famille royale... La petite culotte d'une diva de la pop, balancée dans le public lors d'un show, et récupérée, dit-on, par un homme politique qui l'aurait fait encadrer afin d'en décorer son bureau.... Le mégot négligemment jeté par une vedette du septième art avant la montée des marches, et pieusement ramassé par l'un des dévots parqués derrière les barrières... Ou encore, un fragment de la Vraie Guitare de Johnny, brisée lors d'un show à Bercy. Historique.

Peut-être avez-vous entendu parler de cette vente aux enchères, à Londres, il y a quelques temps ? Elle a fait le buzz, comme on dit, on l'a même vue à la télévision, dans l'émission «Démences dorées »

Il y eut, tout d'abord, les pointes d'Harry Coewaert..... Celles qu'il portait lorsqu'il a remporté la médaille d'or du 110 m haies aux derniers JO. On les a montrées en gros plan, éculées, crottées, défoncées.... Elles sont parties pour 200 000 livres.

« Jusqu'où iront-ils ? » a ironisé le présentateur.

Il y eut encore mieux : un étron du rappeur Kyle Dickson

« *Qui saura jamais ce qui peut pousser un musicien à vendre sa merde ? Même exceptionnellement, même une seule fois. Car cela ne peut marcher qu'une seule fois...* » Voilà la question que se pose Adrien, sans toutefois interrompre l'orateur. « *Sûrement pas l'appât du gain, il est déjà si riche. Est-ce le plaisir de la provocation ? Veut-il prouver qu'à son niveau de notoriété on peut tout se permettre ? Ou encore que la bêtise humaine est un filon inépuisable et lucratif ? Qui le saura jamais ? Toujours est-il qu'il nous met le nez dedans. Dans notre sottise et aussi dans notre merde. »*

Kyle Dickson (Gérard Faitout pour l'état civil) est un rappeur. Que dis-je, un rappeur ? Une vedette du rap. Une célébrité mondiale dont chaque album s'écoule à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Il a de nombreux disques d'or à son actif, et même plusieurs disques de platine.

On le voit quasi quotidiennement à la télé. On sollicite son avis sur tout : la mode, la politique, la musique... Il émane de lui une telle aura d'infaillibilité que le bon peuple boit ses paroles comme des oracles. Quant à la presse écrite, elle commente à l'envi, et jusqu'au moindre détail, tous les faits et gestes de son existence de star : ses frasques, ses amours, ses orgies, voire même la nature et la quantité des paradis artificiels auxquels il s'adonne. Nul ne peut ignorer le nombre de ses overdoses et de ses comas éthyliques.

Donc, vous l'aurez compris, une personnalité de tout premier plan. Un artiste.

Lors du reportage télévisé, qui a duré pratiquement vingt minutes, on avait tout d'abord montré un gros plan sur un bocal de verre fermé par un cachet de cire rouge. *Il contient*, avait assuré le journaliste, dans un commentaire exempt de toute ironie, un étron provenant du glorieux anus de Kyle Dickson, génie musical reconnu sur toute la planète, et adulé par ses fans comme un dieu.

La camera avait ensuite zoomé pour montrer le contenu du bocal

La matière en était fort louable, digne d'éloge, magnifique ! La caméra s'attarde un instant sur l'objet tandis que la salle retient son souffle.... D'une profonde couleur marron, unie, légèrement brillante, un peu écrasé à la base, il s'élançe en colimaçon et se termine par une petite pointe espiègle.

Malgré toute sa beauté, il ne vaudrait rien sans une authentification digne de foi.

C'est pourquoi l'image montre le cachet, apposé par un officier ministériel ayant pignon sur rue, et dont on peut lire le nom et l'adresse moulés dans la cire. Vient ensuite le certificat, signé de l'artiste et de deux témoins, dûment revêtu du cachet et de la signature du notaire.

Mais encore. Si tout cela était faux ? Si l'artiste n'avait pas lui-même produit l'objet ? S'il s'était contenté de signer, laissant à un individu quelconque, un tâcheron, un mercenaire du caca, le soin de la production ? Si la supercherie se découvrait, quelle déception pour les fans !

Pour parer à cette éventualité, on a pris soin de filmer l'opération.

Le reportage télévisé est en mesure de diffuser le petit film réalisé à cette occasion. On y voit Kyle Dickson en personne, on a le temps de reconnaître son visage avant qu'il se retourne pour baisser son pantalon. L'officier ministériel présente le bocal à la caméra puis il le place à l'endroit idoine sous la paire de fesses de l'homme accroupi. L'étron prend naissance, pendouille un moment, puis tombe pile dans le bocal. Il n'y a plus qu'à le fermer. On voit ensuite le notaire faire fondre la cire rouge et apposer son cachet. Cette méthode a le mérite d'éviter toute manipulation de l'objet au moyen d'une spatule ou de tout autre ustensile, qui aurait risqué d'en modifier la forme ou d'en altérer l'aspect. Le voilà ainsi dans toute sa pureté, tel qu'il a été moulé par le rectum de l'artiste, et façonné par son anus.

Une relique insigne. Un support concret pour l'idolâtrie. Que chacun ait sa dose de ce nouvel opium du peuple !

Le commissaire priseur présente le bocal au public, avec le respect et la componction d'un chanoine qui élève le Saint Sacrement. La salle retient son souffle : s'il allait se montrer maladroit ? Lâcher le bocal, qui irait se fracasser sur le sol avec son précieux contenu ? Heureusement, il n'en est rien. Il annonce la mise à prix

Aussitôt, les enchères fusent. Une dizaine de fans prétend s'approprier ce trésor inestimable. Ils ne tiennent pas longtemps : les enchères montent si vite et si haut qu'il ne reste plus que deux candidats : un magnat de la presse, multimilliardaire, et un sportif de haut niveau qui s'est fait des testicules en or en raflant tous les grands prix de formule 1.

Finalement, c'est le magnat de la presse qui l'emporte pour 225 000 livres.

Vénérable Maître, très honorables frères, j'ai le plaisir de vous annoncer que ce bocal est maintenant en notre possession.

L'acquéreur ne pouvait pas l'exposer dans un de ses salons, en raison du risque de vol. L'objet étant relativement petit, un visiteur indélicat, ou une groupie du musicien, aurait pu s'en emparer furtivement et le glisser dans un sac à main, une pochette ou un porte-documents. Il lui fallait donc le mettre dans un coffre fort et se contenter de le sortir épisodiquement pour en faire profiter des invités de confiance...

Je me suis introduit dans son bureau, pendant qu'il assistait à un concert de son idole. Un spécialiste des coffres-forts m'accompagnait. Dans son sac à dos, il apportait un petit chalumeau oxyacétylénique apte à découper l'acier. Nous avons escaladé la façade et brisé une fenêtre. Bien entendu, nous nous sommes efforcés de faire le moins de bruit possible. La chance était avec nous, car tout le personnel de maison était réuni pour écouter la retransmission du concert, les vitres et même les murs vibraient sous les décibels. Le chalumeau a rapidement eu raison du coffre. Nous nous sommes prestement emparés du bocal et du certificat, et dédaignant les liasses de billets, les papiers et même le pistolet du propriétaire, nous sommes repartis par le même chemin.

Je l'ai déposé tout à l'heure entre les mains du frère trésorier. Naturellement, il ne pourra le vendre que pour un prix beaucoup plus modique, au mieux à moitié prix, car le nouveau propriétaire ne pourra pas l'exposer, ni tirer gloire de cette possession, et qu'il devra se contenter de jouir seul et en secret de cette merveille. Mais l'intégralité de la somme sera versée au tronc de la Veuve, et servira donc à améliorer le sort des plus nécessiteux et des plus fragiles...

Adrien sait qu'il en sera bien ainsi. Nul n'oserait en distraire un seul centime.

Faux frères, mais honnêtes filous !

Et lui-même, Adrien, bien qu'il s'enorgueillisse secrètement d'être un pourri, un pourri magnifique dans sa pourriture, un magouilleur politique un combinard et un affairiste, il se fera un devoir de respecter scrupuleusement cette somme destinée à la bienfaisance, tout comme il reste parfaitement sincère et honnête dans sa véritable vie maçonnique à la loge du « Devoir Citoyen ».

Toujours l'avert et le revers de la médaille !

-Merci, frère Métaël, dit-il

Le frère se rassoit.

C'est au tour du frère Raphaël de se tourner vers le maître des cérémonies. Il porte un masque de chouette avec des yeux énormes et un petit bec recourbé.

-Vénérable Maître, demande Uriel, le frère Raphaël sollicite la parole.

-Nous la lui accordons, répond Samiel

Le frère Raphaël se met debout devant son siège

La planche de Raphaël

-Vénérable Maître, dit-il, très honorables frères... On ne saurait imaginer à quel point le monde aime à se vautrer dans le grotesque.

Je suis majordome dans un château situé sur un immense domaine en périphérie d'une grande ville... La propriétaire, dont je préfère taire le nom, est une personnalité en vue, une sorte de star dont la vie s'étale dans tous les médias, en un mot, une « people ». Elle n'est ni actrice ni chanteuse, son activité se borne à paraître dans des galas, attifée de tenues extravagantes, et portant des bijoux fastueux.

Entre autres, elle possède un somptueux collier, une copie prétend-elle du célèbre collier de la reine, comportant des milliers de pierres précieuses, de perles et de gemmes montées sur platine.

Cette parure, d'une valeur de 480 millions d'euros, dort habituellement dans le coffre d'une banque. Chaque fois qu'elle doit le porter, ma tâche consiste à me rendre à la banque, escorté par deux gardes du corps armés jusqu'aux dents, pour le retirer du coffre et le lui remettre.

Vénérable Maître, très honorables frères, cet « objet » ne sert à rien. Absolument à rien.

Il n'est même pas beau. Ce n'est qu'un assemblage rutilant, qui hurle le mauvais goût. Un mauvais goût assumé, affiché avec insolence à la face du monde. Hideux par son aspect autant que par l'intention, et par l'usage qui en est fait.

Le seul intérêt de cet objet, c'est son prix. Ou plutôt la somme qu'il a coûté.

Cette somme permettrait de subvenir aux besoins, pour une année entière, de plusieurs milliers de pauvres, de leur assurer un toit, de les chauffer, de les nourrir, de les vêtir et de les soigner. Et pourtant, elle est accaparée par une seule personne, dans un but de vaine ostentation, de gloriole absurde et grotesque.

Il faut faire cesser ce scandale.

Bien sûr, il m'est impossible de soustraire moi-même l'objet, à cause de la présence des deux gardes. Si je le volais alors qu'il est au château, je serais aussitôt soupçonné et arrêté. Pour parer à cette difficulté, j'ai recruté une équipe.

Trois garçons de la cité sensible, astucieux et débrouillards, qui sauront mener à bien ce travail.

Pourvu qu'ils se débrouillent, pense-t-il tout bas, qu'ils me ramènent le collier sans commettre de violence et sans se faire prendre ! J'ai confiance en Aziz, qui a les pieds sur terre, mais les deux autres ? Il paraît qu'ils sont inséparables, tous les trois. Il a bien fallu que je prenne aussi les deux autres.... En tout cas, ils ne sont pas assez malins pour me doubler. Que pourraient-ils faire de ce collier ? On ne peut pas le vendre à la sauvette au coin d'une rue.

Bien sûr, continue-t-il à haute voix, le collier ne peut pas être revendu en l'état. Il faut dessertir les gemmes, fondre le métal... Les pierres devront être retaillées par un lapidaire spécialiste, et revendues séparément dans plusieurs circuits clandestins, elles perdront énormément de valeur... J'ai déjà quelqu'un qui pourra s'en occuper.

Gilbert...Je lui en ai déjà parlé. Il est d'accord pour prendre l'affaire en main, à condition de ne pas être trop pressé.

Il a toutes les compétences requises, et il a déjà les contacts avec le milieu des lapidaires... Bien sûr, il faudra lui verser une petite commission, mais il m'a promis qu'il ne serait pas trop gourmand.

Pourri ! Intégralement pourri, expert pour toutes sortes de magouilles. Mais peut-il exister un fourgue honnête ? D'une certaine façon, c'est plutôt rassurant, Gilbert est un professionnel, il connaît les usages du métier, et il les respectera.

D'après lui, il nous reviendrait à peu près les deux tiers de la valeur du collier, soit entre 300 et 320 millions. En versements échelonnés...

Vénération Maître, très honorables frères, je vous laisse imaginer tout le bien que nous allons faire avec cette somme.

Adrien exulte. Certes, sur le plan de la réflexion, son petit groupe n'est pas à la hauteur d'une vraie loge maçonnique, mais sur le plan matériel, on ne peut guère faire mieux. Nous sommes sans doute des voleurs, mais nous nous contentons de soustraire à des gens trop riches des biens qui ne leur servent à rien, pour donner un peu de joie et de réconforts à ceux qui sont démunis de tout.

Le Grand Architecte y trouvera son compte.

Adrien croit-il vraiment en Dieu ? Il ne le sait pas lui-même. Il croit probablement à un être supérieur, immanent et protéiforme, difficile à cerner et à imaginer, mais sans aucun doute tutélaire, protecteur du genre humain... Peut-être la réunion des consciences de tous les hommes ?

Le Grand Architecte. Pourquoi pas ?

-Merci, frère Raphaël, dit-il.

Les trois interventions prévues à l'ordre du jour sont maintenant achevées

Il se fait tard, et les frères doivent quitter le temple, ôter leur masque dans le cabinet de réflexion et sortir un par un, sans être vu des autres, dans l'ordre inverse de leur arrivée.

Adrien sortira le dernier.

-Vous comprendrez aisément, dit-il, que les agapes fraternelles ne peuvent avoir lieu, puisque nous ne pouvons pas ôter nos masques... Nous nous bornerons à former un cercle en nous tenant par la main, puis chacun de nous donnera l'accolade à tous les autres frères au moment de quitter le temple.